

En prime aux informations figurants dans « Le petit journal N° 2 », vous pourrez lire, ci-après, un récit réellement vécu par Louis-René Theurot et illustrant bien le rôle de ceux que l'on appelait harkis et dont nous partageons la vie

BIJOUX KABYLES

Ou, comment « se faire » une banque en petite Kabylie en 1961 ? ⁽¹⁾



Avant-propos : Récit extrait de « la Mechta Joyeuse » (auteur Louis-René Theurot)

Ce récit montre, assez bien je pense, le rôle des Harkis dans cette guerre.

L'action se déroule dans le Constantinois, en petite Kabylie, région montagneuse et isolée mais, où il existe de nombreuses mines d'argent.

Nous sommes en août 1961, soit moins de 8 mois avant les « accords » d'Evian.

Le gouvernement, en la personne de la Grande Zorra, elle-même, a donné l'ordre de ne plus entreprendre d'opérations contre les fellas, soit disant pour montrer la bonne volonté de la France !

Nos chefs sont un peu dur d'oreille, aussi, malgré cette suspension, multiplions nous les sorties, en hélico de préférence. Sorties que nous qualifions « d'opérations prestigieuses »

Le rédacteur

¹ **Se faire une banque :** Expression de voyou, inspirée de certains films de l'époque tels que « Les tonton flingueurs » et autres ...

Les Hélicos nous ont posés, en fin de matinée, sur un piton bien dégagé. Au cours de ce voyage aérien particulièrement rapide, nous avons découvert l'étonnante forêt de Guerrouch. Un océan de verdure, enchâssé entre de hautes montagnes, telle est notre première impression. (Immense, inextricable tignasse de chênes, de peupliers, d'ormes et de frênes... » Selon une autre source).

Le piton, où nous installons le P.C., se situe à la croisée de deux lignes dénudées de toute végétation. Il s'agit de coupe-feux qui isolent la forêt en grands carrés de plusieurs Kms de coté. Notre piton, à 1066 m, se situe à la croisée de deux de ces coupe-feux. Il bénéficie d'une magnifique D.Z. permettant l'installation du P.C. et la manœuvre des hélicos. En début d'après midi, les véhicules nous ont rejoints. Une route goudronnée, en bon état, pénètre très avant dans le massif et, à partir de là, il y a toujours un coupe-feu pour nous mener là où on a besoin. Les hautes montagnes, entraperçues pendant le vol, ce sont les monts Babors et Tababors qui culminent à près de 2000 m.

Des renseignements précis, plus des gros moyens, et voilà comment les résultats tombent. ... Depuis notre piton nous recevons, en permanence, des informations venant des unités engagées. Dans une opération comme celle là, le Bataillon n'est pas le seul à participer. Toutes ces troupes, pourtant nombreuses, ont du mal à compter les Fells au tapis et à essayer d'intercepter les fuyards. Les mouvements des hélicoptères sont incessants, des sections sont déplacées rapidement, des prisonniers arrivent et sont immédiatement pris en charge par les services spécialisés (CRA et OR).

Traînant du côté de l'équipe de l'O.R. L'ami Claude m'explique qu'un Fell vient justement d'indiquer l'adresse d'une banque à visiter.

- *Tu viens avec nous ? On va ouvrir le coffre !* Me propose-t-il.

C'est une image car je me doute bien qu'il ne doit pas y avoir beaucoup d'établissements bancaires dans le Guerrouch.

Pourquoi pas ! Lorsqu'il s'agit d'une balade, en hélicoptère de surcroît, je suis toujours partant. Le Lieutenant, chef du service O.R., est d'accord. Pour que j'y participe ainsi le chef de Bataillon. Le trajet en banane est particulièrement court, et pourtant un petit saut de puce comme celui là peut représenter, sur le terrain, un certain crapahut. La porte de l'engin tonitruant est restée ouverte durant le parcours bien qu'il n'y ait pas grand-chose à voir. Nous survolons ce paysage d'un vert uniforme. Avant de partir, le Lieutenant a communiqué au pilote les « coordonnées chasses » du lieu où nous devons être déposés. A ce moment là, j'ai été surpris car le prisonnier a, lui même, indiqué l'endroit sur la carte. Il avait l'air de savoir très bien se situer sur ce document (Ce n'était, donc pas, un simple Moudjahiddine ?).



Une banane dans la broussaille

Bientôt, le largueur nous fait signe. Par la porte, je vois que, maintenant, nous rasons la végétation toujours aussi dense. Nous avançons lentement au dessus de ce qui semble être de la bruyère. De la bruyère, arborescente certainement. Le largueur en « interphonie » avec le pilote décide du moment où il doit nous poser. Maintenant, nous

devons y être, une tape sur l'épaule, suivie de l'ordre « GO » et le premier homme du stick se propulse en dehors. « GO, GO, GO », cela va très vite.

Quand arrive mon tour, je me rends compte que celui qui vient de sauter, devant moi, a disparu dans les branchages. La bruyère doit, vraiment, être très haute. Je n'ai pas le temps de me poser de questions, « GO », je saute !

Juste le temps de me remémorer les positions à prendre pour le saut : Surtout, les deux pieds joints ! Il faut rester souple et se laisser aller pour un roulé-boulé en avant. Les avant-bras sont devant le visage en protection, les deux mains tiennent le fusil au dessus de la tête.

Surprise ! L'atterrissage se passe en douceur. A peine ai-je senti mes genoux fléchir quand j'ai pris contact avec le sol. Les bruyères amortissent bien la chute et nous retiennent en position verticale. Juste quelques griffures sur les bras (l'habitude de retrousser les manches).

Je n'ai, ni le temps, ni le besoin de chercher à m'orienter. J'entends le Lieutenant lancer un ordre :

- ***A 10 m sur votre droite ! Rassemblement immédiat sur le coupe-feu !***

Je fonce dans la broussaille en direction de l'appel et débouche, brusquement, sur la zone complètement dénudée où se trouve déjà une bonne partie du stick. Les derniers s'extraient des buissons et nous voici tous réunis ⁽²⁾.

Nous avons sauté « sans visibilité » à l'atterrissage. C'est, probablement, pour cela que l'appareil avançait lentement. Il nous a évités, ainsi, de tomber les uns sur les autres.

Chapeau, le pilote ! Grâce à son choix et son habileté, tout s'est bien passé !

Bon ! Nous ne sommes pas là pour regarder le paysage et le prisonnier vient de prendre la tête de la colonne. La déclivité est forte et nous dévalons, plus que nous ne marchons. A peine descendus quelques dizaines de mètres, le Fell nous fait signe de stopper et nous désigne, sur le côté, un sentier à peine visible dans les taillis.

Nous avançons, maintenant, en suivant cette voie. Sentier est un bien grand mot ! Cela a plus l'air d'un passage pour un lièvre.

Nous stoppons ! Notre guide vient de montrer quelque chose aux Harkis de tête. Notre chef inspecte lui aussi, prudemment, ce qui vient d'être signalé. Je vois, bientôt, que c'est un fil qui court dans la broussaille. Il y a de quoi être méfiants mais nous reprenons notre progression : **Il n'y avait pas de piège !** Ce fil de fer qui rampe au sol est relié à une série de vieilles boîtes de conserves, vides et rouillées. Il s'agit, là, d'une « ruse de Boy-scouts » ⁽³⁾. Telle est ma pensée immédiate. La sente est si étroite qu'un promeneur, non averti, ne peut faire autrement que d'effleurer les fils et alors ... les boîtes s'entrechoquent. Cela se traduit, non par un tintamarre, ni même par un tintement, mais seulement par un léger bruit mat et sourd.

Nouvel arrêt. Cette fois-ci, le rebelle désigne le sol au milieu de la sente. C'est là qu'il faut creuser ! Les Harkis ont emmené, avec eux, des pelles-pioches et commencent à gratter. Presque aussitôt, apparaît une toile qui recouvre le couvercle rouillé d'un fût métallique. Rapidement ouvert, nous découvrons que ce fût est rempli, à ras bord, par une eau noire et nauséabonde. En fait de trésor, cela ne semble pas très exaltant.

Le prisonnier n'hésite pas, il plonge les deux mains dans le liquide et en ressort, immédiatement, une poignée d'objets noirâtres et dégoulinants. C'est donc ça, le trésor : Des bijoux kabyles en argent. Il faut le savoir pour y croire ! Les pièces passent de mains en mains.

En les essayant avec les toiles et en frottant bien, on parvient à voir un métal gris mais brillant. Effectivement, cela peut ressembler à de l'argent. Comment en être sûr ? La mince couche d'oxyde noirâtre, qui s'enlève facilement, est caractéristique de ce métal. Quand à son titre son titre ? Là, c'est autre chose ! Je me souviens qu'il se trouve souvent allié avec de l'étain, ce qui lui ôte beaucoup de valeur.

Quant aux formes des objets, difficile à distinguer tant qu'ils sont dans leur crasse. En les nettoyant un peu, on reconnaît la destination de chacun et l'on distingue le travail, la découpe, les ciselures. ... Il y a, là, beaucoup de broches, de pendentifs de poitrines, de chaînes et chaînettes et, surtout, des bracelets. Ces derniers sont, sans doute, faits pour des poignets menus, des poignets de petites femmes, car, s'ils sont larges, leur diamètre est plutôt étroit et, même, en les ouvrant au maximum, nous ne parvenons pas à les glisser à nos bras. Nous avons, là, un bel exemple de cet artisanat Kabyle qui nous avait été vanté à plusieurs reprises. Malgré le travail des objets que nous examinons, le

² **Je me pose une question** : Le prisonnier était-il attaché quand nous avons sauté dans la broussaille ?

Je ne pense pas ! Pourtant il avait, dans ce cas, toute latitude pour s'évader ? Je ne sais plus, ... mais je le revois sur le coupe-feu, prenant la tête de la colonne. Il était alors parfaitement libre de ses mouvements.

³ **NON ! Il ne s'agit pas d'une « ruse de boy-scouts »**. Plus tard, au bivouac, mes camarades inséparables que sont, Claude et Albert m'expliqueront que ce n'est pas la première fois qu'ils rencontrent de telles installations.

La boîte de conserve (vide) constitue un avertisseur discret qui permet d'alerter un Chouf établi à proximité. Cela a l'intérêt de ne pas déclencher tous les échos de la montagne et de ne pas risquer la localisation du bruit.

Cela peut éviter, aussi, de blesser un ami qui déclencherait le piège par inadvertance.

tout n'est guère présentable et est en piteux état. Non seulement, ils sont d'une saleté repoussante, ce qui n'est rien puisqu'ils se nettoient facilement, mais la plupart sont abîmés, cassés, écrasés. Par exemple, il y a beaucoup de broches devant servir, vraisemblablement, à tenir des vêtements, Eh bien ! Nous n'en trouvons pas une seule qui soit intacte.

Pendant que nous assouvissions notre curiosité, notre fell, aidé des autres Harkis, continue la pêche miraculeuse. Le résultat commence à s'entasser dans des toiles de tente.

Le niveau de l'eau baisse au fur à mesure qu'ils extraient le trésor. Ce qui montre que les pièces étaient bien tassées dans les fûts sans souci de ne pas les abîmer. Autant dire que, dans l'esprit de ceux qui avait pratiqué cette collecte, seul le poids du métal comptait. Il était donc bien destiné à une fusion pour en faire des lingots, facilement transportables et négociables. Plus facile à dire qu'à faire. C'est probablement pour cela que, bien que les fûts soient pleins, tout est resté là en attendant des jours meilleurs.

Je songe à tout ce que devait représenter ce soi-disant trésor pour tous ces pauvres montagnards (et montagnardes) sommés de s'acquitter ainsi de l'impôt pour la révolution. Une valeur certainement plus sentimentale que réelle. Ces bijoux devaient être le seul luxe transmis à travers les générations. Les fûts sont vides ! Il faut maintenant en rapporter le contenu. Tout repose, donc, dans les toiles de tente. En réalité, combien cela pèse t-il au total ? J'essaye, tout seul, de soulever une toile en en faisant passer les extrémités sur les épaules. Pas mal ! Avec ça sur le dos, il est difficile de marcher vite et loin.

Ça me rappelle, pendant les classes, l'exercice consistant à courir avec un sac de sable de 40 kilos sur le dos. Oui ! Il y a bien 40 à 50 kilos par toile. Nous partons avec 6 toiles que nous portons à deux chacune (un à chaque bout). J'estime que le total représente bien de 200 à 300 kilos de camelote. Le prisonnier ne nous a pas trompés sur la quantité.

Après avoir refait l'étroit sentier en sens inverse, nous débouchons en terrain découvert, sur le coupe-feu. Nous avons au-dessus de nous, une sacrée pente qu'il va falloir remonter avec notre charge. Je me demande, d'ailleurs, comment nous allons pouvoir réembarquer, compte tenu de la façon dont s'est déroulé le largage ? Pour l'instant, le Lt essaie d'entrer en liaison radio avec le P.C. Ils doivent, là-bas, nous avoir oubliés car ils mettent un peu de temps à nous répondre.

Enfin, nous avons la réponse du P.C. : - **Pas d'hélicoptères !**

Protestations véhémentes de notre chef. ... Rien n'y fait. Nous devons avoir raté le dernier métro. Cela ne m'étonne qu'à moitié. Tout d'abord, avec notre charge supplémentaire, il faut soit deux hélicos, soit deux rotations. De plus, il y a le problème du chargement. Remonter dans les appareils s'ils ne peuvent pas se poser, cela n'est guère évident. Dans un tel cas, la solution consiste à nous apporter du matériel, haches et scies, pour pouvoir élargir la D.Z.

Tout cela (les deux rotations et la préparation) demande du temps et nous en avons déjà passé pas mal à admirer nos bijoux. Il reste, à peu près, une heure avant le coucher du soleil, plus ½ heure de jour après. Ce temps est jugé trop court par les autorités qui nous répondent : - **Demain !** ⁽⁴⁾

Les aviateurs viendront nous chercher demain matin ! C'est sympa !

Personnellement, la perspective de passer une nuit dans le djebel ne me réjouit pas beaucoup (j'aurais peut être mieux fait de rester tranquille au P.C. ...). Je pense que je n'ai même pas pris ma musette, contenant ma dotation complète de cartouches. Je n'ai, sur moi, que 4 chargeurs plus quelques grenades. J'ai remarqué, de surcroît, que mes compagnons ne sont guère mieux armés. Pour me rassurer, je me dis que si on nous abandonne, ainsi sur le terrain, c'est qu'il ne doit pas y avoir trop de danger. (Voir !)

Nous sommes tous, un instant, dubitatifs. ... La réaction vient du prisonnier ! Réaction violente (en paroles en tout cas) dès qu'il a compris de quoi il retournait. Il entreprend une diatribe particulièrement virulente, en Arabe, bien sûr. Il y joint des gestes des plus expressifs et je n'ai pas besoin de traduction pour comprendre. Cela n'empêche pas l'un des Harkis de vouloir nous expliquer :

- **Il dit : Ici le grand chef Fell, il est terrible ... Les moudjahiddines ils ont tous peur ! Une bêtise et il te condamne !**

Il ne tue jamais d'un coup. ... Il torture avant ...

Décidément, encore un Fell qui a une haute idée de la rébellion.

Nous avons tous compris que, celui-là, a une envie irrépressible de rentrer (pour retrouver la sécurité, au sein des troupes françaises). Son discours a jeté comme un trouble dans nos rangs. ... Le Lieutenant se reprend le premier et dit : - **Nous rentrons !**

Nouvel appel au P.C. Examen de la carte. Le mieux est de rejoindre la route goudronnée qui traverse le massif. On nous enverra des « roulettes » pour nous récupérer. Le chemin le plus court, celui qu'il faut prendre, compte tenu

⁴ Pourquoi un officier (lequel d'ailleurs ?) a-t-il prétendu que le Colonel n'avait **plus rien à boire** ?

Je crois qu'il s'agit d'une méprise dans les communications : **R.A.B.** a dit un opérateur radio. ... Cela voulait t-il dire **Rien A Boire** où, plus prosaïquement, que « ce n'était pas son problème » ?

du peu de jour qu'il nous reste, ne passe pas par les coupe-feux, c'est regrettable car la marche en aurait été grandement facilitée ! **Le trésor sera abandonné sur place.** Nous mettrons quelques objets dans les poches mais attention de ne pas se surcharger. Le conseil est bien compris car nous savons que nous allons devoir marcher vite. Comme les autres, je remplis mes poches de treillis de quelques objets. Malgré ce que l'on essaye d'emporter, il en reste un bon tas de bijoux ! Dommage ! Nous dispersons les pièces dans les fourrés sur la pente. En espérant qu'elles ne seront pas récupérées trop vite. Nous partons !

... ! ...

Nous filons grand train. Le Lieutenant marche en tête, la carte à la main. Dès le début, il a donné la cadence. Nous avons tous, en tête, les paroles et la mimique de notre prisonnier. Nous préférons être rentrés avant la nuit.

Nous cavaloons, nous dévalons les pentes, franchissons les talwegs, gravissons les escarpements et, tout cela, à grandes enjambées. J'aime bien la marche à pied et à Maisons Laffitte, avec mes copains Gérard P. et R., nous avons fait triompher notre équipe lors de l'épreuve des 30 Kms.

Ici, nous sommes loin d'être à l'exercice. Ce n'est plus par amour propre qu'il faut donner le maximum mais par instinct de survie. Au cours d'une remontée particulièrement raide, sur un sol de cailloux coupants et de roches croulantes, je m'inquiète. Le souffle est court et le cœur bat fort dans ma poitrine. Devant moi, le prisonnier avance sans faiblir. Normal ! Un Fell, ! Un coup d'œil derrière ne me rassure pas, celui qui me suit, un Harki, grimpe d'une façon imperturbable. Celui là n'est pas prêt de lâcher non plus.

- **Halte ! 2 minutes de repos ! Et on reste debout !** Vient de lancer le Lt.

Ouf ! Il était temps ! Cela va me permettre de reprendre un peu mon souffle. Derrière moi, j'entends comme le bruit d'une chute. Ce harki, qui l'instant d'avant me semblait incroyable, est allongé sur le dos et respire très fort, comme asphyxié. Il met la main sur son cœur pour me montrer que ça cogne dur là dedans. Cela me redonne du courage, comme un coup de fouet car l'arrêt est court et, bientôt, nous reprenons notre course. Ça monte, ça descend, on continue comme avant. Enfin, au bout de, je ne sais combien de temps, une dernière montée nous permet de déboucher sur la route goudronnée. Les véhicules sont là qui nous attendent. Dans quelques instants, nous aurons rejoint le bivouac du P.C.



Une partie de l'équipe constituant la Harka du Bataillon

Dans la journée du lendemain, l'opération sera « démontée » et nous rejoindrons nos bases. Il ne sera pas question d'aller récupérer les bijoux. La valeur de ce trésor n'a pas été jugée inestimable. Nous savons bien que le métal Argent est loin de valoir le prix de l'Or. A peine plus que le bronze du Taya. Juste de quoi refaire une cagnotte.

Nous n'aurions pas craché dessus mais il aurait fallu partager car nous étions avec le P.C. du régiment et cela faisait beaucoup de monde.

Le prisonnier est parti rejoindre le CRA de Djidjelli, sans doute avaient-ils encore des questions à lui poser. ...

Plus tard, le Lieutenant nous a dit qu'il avait été intégré à une harka. Il avait choisi ceux en qui il pouvait avoir le plus confiance :

- Avec ses anciens amis, les Fells, il pouvait avoir confiance pour être découpé en morceaux. Avec l'Armée Française, c'était une autre confiance. Jamais notre pays n'avait abandonné ceux qui se battaient à ses côtés. (tous savaient cela !).



Photo : Louis-René Theurot

1961_07_300 La (petite) route goudronnée du GUERROUCH.

Dernier commentaire : Combien étions-nous dans cette aventure ? Réponse : 1 stick ! C'est-à-dire, 12 hommes (3 FSE et 9 FSNA, y compris le prisonnier) sans armes lourdes ni bagages.